

Je me suis laissé conter une légende à propos du squelette que vous avez vu dans le comptoir de ce philanthrope à sa façon. Et je ne sais vraiment, si je dois en parler, car il paraît qu'il circule cinquante versions à ce sujet.

On m'a donc dit que le squelette en question était celui d'un ancien pensionnaire de Joe Beef.

On ajoutait même que le patron ne manquait jamais de faire observer à ses nouveaux clients que le dit système osseux avait appartenu à un individu, ivrogne et fainéant, qui avait quitté l'auberge un beau matin, sans payer son écot.

Huit jours après, on l'avait trouvé mort... de remords, disent les uns ; de froid et de whisky, selon les mieux renseignés.

Quoiqu'il en soit, il est certain que la vue de ce squelette n'avait rien de réjouissant, et cependant plus d'un misérable l'a regardé souvent d'un œil d'envie.

—Hein, Jack, quand nous serons comme ça, on n'aura plus faim...

—Plus froid, non plus.

—Plus soif...

. On l'a donc enterré l'autre jour, ce pauvre Joe Beef, qui lui-même plus de regrets que de piastres, et c'était vraiment un spectacle émouvant que de voir toute cette foule disparate suivre le convoi du vieux soldat-cantinière.

Si excentrique qu'il fût, si cynique qu'il parût être, c'était un brave homme, et je crois qu'il a dû trouver à se caser convenablement en paradis, où les mendiants sont, dit-on, plus nombreux que les millionnaires, et où il pourra encore trouver à qui parler, comme ici bas.

Quelque soit le sort qu'il ait trouvé là haut, sa disparition est une perte pour ceux que Daudet a si bien désignés d'un mot français, auquel les Anglais n'ont jamais pensé, malgré sa racine britannique, les *strugforlifeurs*.

. Les *strugforlifeurs* ! en est-il qui méritent mieux ce nom que les journalistes dont la vie est toute de combats et de luttes ? Aussi, est-ce avec peine, que j'ai vu dernièrement des gens qui ont tout autre chose à faire, vouloir leur rendre l'existence plus dure encore, en leur faisant une concurrence déloyale.

C'est la reine des Belges, Marie-Henriette, et sa fille Clémantine, que je signale ainsi à la vindicte de tous mes confrères, et je les voue aux anathèmes des pondeurs d'articles de tous les pays.

Ces deux femmes, fort respectables sans doute, sous d'autres rapports, viennent de lancer un nouveau journal *La Jeune Fille*, et elles ont même poussé l'indélicatesse, jusqu'à promettre à leurs lecteurs, la collaboration de la reine de Roumanie et de la princesse Stéphanie d'Autriche.

Quand on est riches comme vous l'êtes, mesdames, on est et on reste *abonnées payantes*, et ce rôle est, sans noblesse et assez rare pour qu'on puisse s'en contenter, si haut placé que l'on soit.

Pour moi, qui n'étais pas déjà bon royaliste, ce n'est pas cette nouvelle entreprise qui me fera agenouiller bien vite au pied des ténées.

Quelle boulette, majesté, quelle boulette !

. Oh ! quelle différence entre vous et la comtesse de Paris, qui, elle aussi, est une majesté... en espérance !

Un journal de Londres, un journal bien pensant et bien poé, un journal plus royaliste que la reine, nous annonce gravement que la comtesse de Paris se promène souvent dans les environs de la capitale anglaise, avec la pipe en bouche.

Oui, une pipe, une vraie pipe, une pipe en plâtre, courte et noire, j'allais dire culottée !

Si j'étais certain de l'authenticité du fait, je me ferais un devoir d'envoyer à madame la comtesse de Paris, quelques livres de bon tabac canadien, mais la nouvelle mérite confirmation avant de se lancer dans des frais.

Vrais ou non, ces racontars ont cependant leur signification.

Si nos aïeux revenaient, quelle ne serait pas leur stupeur d'entendre dire que les reines se font journalistes et que les princesses royales fument la pipe !

LÉON LADIEU

L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1889

(Voir gravures)

Les chantiers de l'Exposition universelle de Paris sont en pleine activité ; chaque jour voit sortir de terre, au Champ-de-Mars et aux Invalides, de nouvelles merveilles. A l'heure actuelle, l'esplanade des Invalides présente le plus curieux aspect.

Les gravures que nous publions aujourd'hui permettront à nos lecteurs de se faire une idée, sinon complète, au moins approximative, de ses plus importantes constructions.

Lès en entrant sur l'esplanade, c'est le palais de l'Algérie qui, le premier, s'offre aux regards du visiteur. Il ne couvre pas moins d'une surface de 1,526 pieds. Comme entrée principale, un grand porche à trois arceaux, auquel est adossé un minaret de 72 pieds de hauteur, représentant, ainsi que la *koubba* (coupole arabe) auprès de laquelle il s'élève, les parties identiques de la mosquée de Sidi-Abd-el-Rhamman.

La longue galerie que l'on aperçoit à gauche du minaret, le long de la façade, est réservée aux beaux-arts et aux arts libéraux d'Alger. Les si curieux industriels algériens, brodeurs, émailleurs, etc., travailleront en de petites boutiques, où les plus merveilleux spécimens de la flore africaine épanouiront leurs fleurs éclatantes. Enfin on a simulé une des plus curieuses rues d'Alger, où l'on entendra de la musique arabe, où l'on verra les extravagantes sauteries des *aïssaouas* et des danses de véritables almées.

Le palais tunisien fait suite à celui de l'Algérie. Arrêtons-nous devant sa façade. Au centre, un portique inspiré de l'entrée du palais beylical du Bardo ; à droite, attenant à la bâtisse principale, un bâtiment à terrasse, reproduisant le Souk-el-Bey de Tunis ; à gauche et formant angle, un pavillon quadrangulaire à toit pyramidal, reproduction du tombeau de Sidi-Ben-Arouz, également de Tunis. A l'angle postérieur de l'aile droite du monument s'élève, presque adossé à une petite école tunisienne, l'élégant minaret de Sidi ben-Arouz, qui, de même que le tombeau dont nous parlons plus haut, est une reproduction exacte.

Le bâtiment de l'exposition militaire que nous reproduisons également est de bien autre importance. En effet, de 492 pieds de long sur 72 de profondeur, ce monument, qui s'élève sur le côté droit de la grande avenue, se compose d'un rez-de-chaussée, et au premier étage d'une immense galerie recevant la lumière d'un vitrage en ciel ouvert. Trois entrées monumentales taillées et décorées en forme d'arc-de-triomphe donnent accès dans l'édifice. Deux sont aux extrémités de la façade, la dernière est au centre. Celle-ci, qui n'aura pas moins de 95 pieds de hauteur, s'ouvre sur un grand vestibule. De cette pièce carrée s'élève l'escalier conduisant à l'étage supérieur. De chaque côté du vestibule une salle d'exposition, où seront réunis des spécimens de la grosse métallurgie française. Devant lui, en bordure sur l'avenue, s'élève le pavillon consacré à l'art militaire moderne. Construit dans le goût de l'architecture militaire du moyen âge, représentant un minuscule château-fort avec fossés, remparts, créneaux et pont-levis, il dressera bientôt vers le ciel ses deux tourelles chargées d'artillerie légère et de mitraille. Déjà la maçonnerie des remparts est terminée, ainsi que l'ossature de bois qui va permettre de construire un trompe-l'œil les murs des tourelles et du contrefort qui doit les relier.

Enfin l'exposition des colonies qui touche au palais tunisien couvre 82,000 pieds. Le palais, très important, au rez-de-chaussée duquel deux grandes salles d'exposition seront aménagées, est bâti en plâtre et en bois. Un étage supérieur contiendra l'pes réduits des colonies françaises. Au centre, un dôme de fer d'une hauteur de 90 pieds couvrira le vestibule. Sauf cette partie délicate des travaux, tout le gros œuvre est dès à présent terminé. Aux angles de la construction, quatre tourelles s'élèvent. Mais ce palais n'est que la capitale d'un vrai royaume, alentour duquel se grouperont de nombreux villages néo-calédonien, alfourou, pahouin, cochinois. Dans les jardins seront édifiées des cons-

tructions légères extrêmement curieuses, un théâtre annamite, un café bambara, un restaurant créole, etc., etc., sans préjudice encore des deux pavillons réservés aux importantes colonies d'Annam, du Tonkin et de la Cochinchine, dont les murs s'élèvent déjà de chaque côté du palais central, en façade sur l'avenue.

AVEC DIEU

Avec Dieu ! quelle suave et fortifiante parole ! Ce sont deux petits mots, disait un maître chrétien à ses élèves, qui, gravés dans votre cœur, donneraient la paix, la force, la consolation et l'espérance. — Levez-vous avec Dieu, et votre journée sera inscrite au livre de vie. — Endormez-vous avec Dieu, et votre sommeil sera paisible et doux. — Etudiez avec Dieu, et votre science sera un baume qui vous gardera du vice. — Voyagez avec Dieu, et vous retournerez dans votre famille le front serein et le cœur toujours pur. — Commencez votre travail avec Dieu, et ce travail contribuera à votre bien-être ; finissez-le avec Dieu, et vos œuvres vous accompagneront à votre dernière heure. — La joie avec Dieu se multiplie la souffrance avec Dieu est supportable et méritoire.

Mourir avec Dieu, c'est se préparer une douce entrée au paradis.

Mais on ne vit avec Dieu, on ne reste avec Dieu que lorsqu'on s'est un peu retiré de ce mouvement perpétuel de la vie qui ne donne pas à l'âme le temps de respirer.

Heureuse la personne au cœur pur, à la conscience tranquille ! Heureuse si elle se réjouit dans la satisfaction du devoir accompli. Alors elle dira avec bon droit : Je suis avec Dieu.

J. ULD. BRULÉ, Ptro.

Sault-au-Récollet, janvier 1889.

LA FEMME CANADIENNE

D'ABORD, lecteurs, je ne dis pas amis lecteurs, ni lecteurs ; sais-je comment vous allez me recevoir ? Me permettrez-vous de vous traiter cordialement ? — A propos, j'ai des cordiaux pour toutes les maladies du cœur. — Cette parenthèse n'est pas une réclame ; oh ! non, puisque je donne gratis. Et encore, après vous avoir donné, je reste votre obligé. Savez-vous pourquoi ? Si ceux qui n'ont pas assez de perspicacité pour le deviner y tiennent, je leur dirai plus tard.

Je dois vous dire, pour être franche, que je ne mets pas la main à la plume directement pour ; vous m'êtes un moyen pour arriver jusqu'à M. Barthe.

M. Barthe, au nom de toutes les femmes canadiennes, je viens, avec mes toutes petites capacités, vous féliciter sincèrement, chaleureusement, de votre succès.

Si l'heureuse idée de l'hon. Mercier vous a mérité un prix, vous ne savez pas ce qu'elle vous vaut encore ! L'estime et la gratitude de toutes les femmes canadiennes, réunies comme autant de fleurs suaves, vous sont offertes en bouquet. Ce bouquet, vous qui comprenez si bien le cœur des femmes, vous savez s'il est précieux ! Ce bouquet, contemplez-le dans le cœur des femmes que vous aimez. La femme digne de votre amour, celles dignes de votre affection sont aussi dignes de nous représenter.

« Notre âme est comme une harpe sonore dont les premières vibrations se prolongent pendant toute notre vie. » Votre âme, monsieur, après avoir vibré pour Dieu, a dû puiser dans le cœur maternel, ce qui la fera vibrer toute sa vie.

Ce sont de vraies capacités microscopiques que les miennes. N'importe, vous me lirez avec indulgence, n'est-ce pas, monsieur ? Ce microscope des grandes âmes doit toujours être à votre portée. Je gage qu'en y regardant de bien près, à l'aide du microscope en question, vous découvrirez que mon style est joli.

J'avais toujours espéré qu'une personne plus habile, par contre plus digne que moi, fit ce remerciement ; c'est pourquoi il est si tardif.

MARIE-LAURE.